

La véritable destination du Vol 714

Extrait offert



Le 7 sans le 14

Imaginez-vous... Tranquillement installé, ou déambulant dans le hall d'accueil de l'aérodrome de Kemajoran. La réforme orthographique modifia Kemajoran en Kemayoran en 1972, soit quatre ans après la parution de l'album *Vol 714 pour Sydney*, et avant la fermeture définitive des lieux dans les années 1980, au moment de l'ouverture de l'aéroport international Soekarno-Hatta ; alors prenez les quelques esquisses de Kemajoran réalisées par Hergé pour des images d'archives et des prétextes à la rêverie.

Vos bagages sont dans la soute du Boeing 707 dont l'atterrissage à Sydney ne sera jamais dessiné... Vous lisez cet album des Aventures de Tintin à haute voix, car vous vous amusez des sons de certains mots qui perturbent le sens de ce qui est écrit. « Sept sans sept », ou « sept sans quatorze », ne sont pas simplement des cas de rhétorique destinés à jouer avec la signification des nombres sans modifier l'ordre des chiffres. Ils ne sont pas pour vous des codes cachés par Hergé au profit de quelques initiés. Vous trouvez simplement distrayant de découvrir comment les commentateurs de l'œuvre de Hergé, ceux qui soutiennent que les albums de Tintin sont parsemés de symboles cachés, de codes secrets ou de formules alchimiques, étayent leurs démonstrations à base d'une érudition réellement fascinante ; un savoir qui donne du crédit aux amis de Hergé qui placent leur auteur préféré au même niveau de pertinence spirituelle que les écrivains ou les philosophes qui ont participé à faire progresser notre acceptation du pathétisme de la condition humaine. Personnellement, vous ne pensez pas que Hergé ait utilisé les albums de Tintin pour en faire les différents chapitres d'un grimoire à décrypter. Vous soutenez que son œuvre, à partir du moment où il a souhaité se libérer de son carcan social et de son éducation religieuse, est une expression de sa sensibilité et de ses réflexions, à l'instar de celle des plus grands artistes. Vous citez souvent Gustave Flaubert, pour illustrer cette symbiose évidente entre le créateur et sa créature, il serait temps de changer de référence, même si Hergé a déclaré : « *Tintin, c'est moi...* » comme Flaubert avant lui à propos de *Madame Bovary*.

Céline fera l'affaire. L'auteur de *Voyage au bout de la nuit* et de *Mort à crédit* est le client parfait lorsque l'on a besoin d'une citation mémorable. Mais vous hésitez. Il ne faudrait pas que l'on vous soupçonne de vouloir faire un parallèle entre Hergé, et son attitude pendant la seconde guerre mondiale ou son album polémique *L'Étoile mystérieuse*, avec les pamphlets antisémites de Céline. Vous refusez l'idée qu'une œuvre majeure puisse être à vocation politique, mais vous êtes obligé de faire le constat qu'il est rare de ne pas chercher à politiser à outrance les créations d'un artiste. Alors tant pis pour les complotistes de service, puisque

vous avez décidé de citer cette réflexion de Céline que vous estimez tellement en phase avec « la destination » finale de l'album *Vol 714 pour Sydney* : « N'oubliez pas une chose, c'est que la grande inspiratrice, c'est la mort... »

Vous auriez pu « vendre » les révélations qui vont suivre pour attirer les lecteurs avides d'occultisme ou qui sont persuadés que Hergé est un franc-maçon déguisé en dessinateur, l'inversion de ses initiales destiné à former ce pseudonyme devenu si célèbre plaidant en faveur d'un réflexe de manipulation des lettres, et donc sûrement des chiffres, destinée à occulter certains pans de sa personnalité et susciter, chez quelques lecteurs, la vocation d'aller fouiller dans le halo de son œuvre tout ce qui n'est pas identifiable au premier regard, c'est-à-dire lors d'une lecture passive des Aventures de Tintin. Mais si ce chapitre existe, ce n'est pas seulement pour donner du grain à moudre aux lecteurs de Fulcanelli ou de Richard Khaitzine. Si vous vous permettez de donner votre avis sur cette œuvre magistrale, c'est parce que vous êtes persuadé que Hergé, contrairement au Petit Poucet, n'a pas déposé des cailloux, pas toujours très visibles, pour retrouver son chemin, mais pour nous guider, nous, les lecteurs de Tintin, vers Georges Remi, l'homme caché derrière Hergé.

Vous ne souhaitiez pas aborder un sujet qui fait toujours polémique, mais la case inaugurale de *Vol 714 pour Sydney* vous ramène à trop de souvenirs. Il est vrai que vos dernières vacances au Portugal vous ont permis de demander à un membre du personnel au sol de la compagnie Air France de Lisbonne : « Quantas horas de vôo ? » en raison de votre peu d'entrain à vous retrouver en altitude et pas aux commandes de votre destin. En relisant la première case de l'album *Vol 714 pour Sydney*, le nom de la compagnie aérienne australienne Qantas vous intrigue. Vous prenez cet indice au sérieux, malgré l'absence de la lettre « u » qui ne parasite pas la coïncidence. Vous trouvez amusant que, dès la première page, votre inconscient, ou vos souvenirs de vacances, vous incitent à vous dire : n'oublie pas de compter en lisant cet album et donc d'être attentif aux chiffres de *Vol 714 pour Sydney*. Que Hergé ait intentionnellement établi un lien subliminal avec le Portugal vous semble peu probable, encore que ce pays fut important pour lui. C'est en effet dans ce recoin du monde que les Aventures de Tintin s'exportèrent avec succès, au sein du magazine pour la jeunesse *O Papagaio*. Le rédacteur en chef était un abbé, comme le patron de Hergé, et il allait accepter, pendant le deuxième conflit mondial, de payer les droits d'auteur du créateur de Tintin en nature... C'est ainsi que Hergé se fera livrer des fruits en quantités industrielles et en provenance du Portugal. Des denrées plutôt rares à Bruxelles, et dont pourront profiter ses proches, à une période où « manger à sa faim » était déjà un privilège.

Ce souvenir a sans doute marqué Hergé, mais de là à rendre hommage au Portugal par le biais d'une homonymie phonétique entre le nom d'une compagnie aérienne et le mot « combien » en portugais vous paraît plus amusant que signifiant. Mais vous êtes toujours en transit, l'esprit vagabondant dans le hall d'accueil d'un aérodrome qui n'existe plus, alors vous vous laissez aller... Vous savez que les derniers chapitres que vous allez proposer aux lecteurs de Tintin sont plus sérieux, et que c'est ce qui justifie leur patience à votre égard. Avant le prochain décollage, qui ne sera pas sans secousses, en direction d'une révélation que vous avez promise étonnante, vous profitez de cet intermède avec sérénité. Puisque dès la première case Hergé vous dit : « Combien ? », vous allez donc vous intéresser de plus près aux chiffres du « Vol 714 » ; plus précisément : au 7 sans le 14...

7 sans 14, c'est le sept sans son double. Le mot « double » vous fait alors penser aux Dupond et Dupont, car vous constatez qu'ils ne sont pas du voyage. Ce qui pourrait être insignifiant ne l'est jamais avec Hergé. Sans tomber dans la surinterprétation de cet album, un réflexe qui concerne toute l'œuvre de Hergé et qui est généré, notamment, par la frustration bien légitime née de l'absence de nouvelles aventures de Tintin, vous savez que cette absence des Dupond et Dupont n'est pas anodine. Le couple de détectives n'est absent, des albums de la maturité, qu'à deux reprises : à l'occasion d'un voyage au Tibet et maintenant dans le cadre d'une invitation à un congrès international d'astronautique. La trilogie destinée à « en finir avec Tintin » les met en scène dans *Les Bijoux de la Castafiore* et *Tintin et les Picaros*, mais pas dans l'album du « Vol 714 »... Ce constat pourrait vous permettre d'en dire plus, à tous ces passagers qui attendent le décollage que vous leur avez promis, mais ce serait déflorer tout ce que vous avez à leur révéler dans vos essais que sont *La véritable valeur des Bijoux* et *La véritable révolution des Picaros*, alors vous préférez passer à autre chose. Comme à cet autre détail amusant, lisible dans le titre : « Sydney ».

Vous répétez à haute voix, quitte à passer pour un original : « Sydney, Sydney, sid-ney, si-de-ney, si-deux-nez... » ; avant de vous poser cette question :

— Et si deux nez se rencontraient ? Que se passerait-il ?

Il se passerait quelques cases qui mettraient face à face Rastapopoulos et un singe doté d'un appendice nasal démesuré et peu esthétique. Le dessin de Hergé, à l'occasion de cette rencontre, sera jugé peu conforme aux canons esthétiques dont on le sait capable. Ces gros plans préfigurent ceux, plus nombreux, de *Tintin et les Picaros*. Comme vous l'avez déjà évoqué, Hergé grossit ses effets pour mieux affiner sa pensée, ce que vous démontrerez allègrement dans les derniers chapitres de cet essai, mais pour l'instant vous n'êtes pas encore « embarqué »... Vous avez

décidé de profiter de ce moment, qui vous permet de jongler avec les mots et les chiffres de Hergé, et de patienter dans le songe d'un aérodrome disparu. Vous souhaitez vérifier si le nasique existe vraiment, et vous découvrez que son nez, qui pend comme un sexe d'homme sur sa figure, a plusieurs fonctions... D'abord, le nez du nasique deviendrait rouge sous le coup d'une émotion, en raison d'un brusque afflux sanguin. Ensuite, cet appendice nasal exhibé sans pudeur, tel un phallus au repos, servirait aux mâles d'outil de séduction, les femelles étant pourvues d'un nez plus petit... Le nasique aurait-il pu s'appeler « nasi-queue » ? Tout est possible au pays des interprétations, même au nom de la science et de la prosonomasie... Le problème consiste ensuite à accepter d'entendre le mot « nazi » à propos d'un singe, de se souvenir que dans l'album *Vol 714 pour Sydney* un personnage du nom de Krollspell, au faciès aussi inquiétant qu'un tortionnaire de la Gestapo, est chargé par Rastapopoulos d'obtenir de Carreidas son numéro de compte ouvert dans une banque Suisse. Krollspell rassure l'homme au nez de singe en lui disant : « *Il parlera, monsieur Rastapopoulos, il parlera, je vous assure* », avec la conviction d'un habitué des interrogatoires musclés. Vous entendez « crawl » dans le nom de cet infâme personnage, tandis que « spell » vous rappelle vos leçons d'allemand du collège, et cela tombe bien. « Crawl » est un terme anglais qui signifie « ramper » et « spell » peut se traduire par « épeler »... Tout ce qu'il faut si l'on souhaite mettre plus bas que terre une personne que l'on fera ramper à ses pieds, avant de lui demander d'épeler distinctement le numéro de son compte en banque :

— *12-9-19-03 ? Tel est donc bien le numéro de votre compte en banque...*

— *Une banque ? Non, non, non : un magasin de fruits et de légumes...*

L'heure du décollage dépend de vous. Vous savez que les passagers qui souhaitent découvrir la véritable destination du « Vol 714 » vous attendent au tournant... Une métaphore peu crédible dans le cadre de l'évocation d'un voyage en avion, mais qui tombe à point nommé pour ce dernier virage dans vos pensées... Car vous venez de vous rendre compte que « nasi », qui précède la « queue » du singe, est l'anagramme de « sani »... La boisson offerte par Carreidas à Tintin et ses compagnons s'appelle bien « Sani Cola », mais ce n'est pas ce qui vous intéresse, car au moment de dire à haute voix « Sani Cola », devant les passagers médusés du vol que vous retardez par vos réflexions, vous entendez « Saint-Nicolas », connu en Belgique pour être le patron des enfants, mais pas nécessairement à partir de 7 ans... Un saint que Hergé a souvent « croqué » pour illustrer les couvertures du *Petit Vingtième*, des affiches promotionnelles et des décorations de grands magasins. Le problème de vos pérégrinations mentales, c'est que vous assimilez Saint-Nicolas à une boisson gazeuse que Haddock verse dégoûté au pied d'une plante verte, et que cette plante verte meurt

immédiatement sous les effets du poison. Or, un arbre qui se dessèche, dans la symbolique chrétienne, « *représente la Synagogue qui, n'ayant pas reconnu le Messie ne porte plus de fruits... Ou toute autre église dont l'hérésie aura desséché les rameaux* »... On ne vous félicitera pas... Après avoir frôlé l'incident diplomatique en prenant comme référence l'écrivain antisémite Céline, voilà que vous soupçonnez Saint-Nicolas d'accuser les juifs d'hérésie...

« Il serait peut-être temps de passer aux choses sérieuses », vous dites-vous intérieurement et à juste titre. Vous ne voudriez pas que vos passagers se demandent si tout ce charabia ne tenterait pas de les éloigner de l'objet de leur présence. Vous conseillez alors aux lecteurs qui s'impatientent d'aller directement au chapitre huit, car vous souhaiteriez à présent raviver un souvenir de jeunesse qui date de l'époque où vous étiez un gamin de dix ans qui lisait et relisait les Aventures de Tintin tout en se disant : « Pourquoi j'adore Astérix et Lucky Luke, mais que quand je lis Haddock et toute sa clique, j'ai l'impression de retrouver des gens de ma famille, mais des gens que je préférerais ? » Hormis une manière de s'exprimer devenue plus soutenue, rien n'a changé finalement. Et le lecteur que vous étiez avant éprouve les mêmes sensations que le lecteur que vous êtes devenu. Pourquoi ne pas prendre au sérieux ce que vous aviez tenté de démontrer, il y a quelques années, et oser révéler à vos passagers, ceux qui ne sont pas directement partis rejoindre le chapitre huit, et qui sont curieux de ce que vous avez encore à leur raconter, où vous a mené votre quête enfantine, c'est-à-dire en direction du nombre 714 qui, selon vos calculs, serait parfaitement visible dans l'album *Vol 714 pour Sydney* ?

Une dernière interprétation avant le décollage final

J'ai dix ans et je suis pensionnaire dans une école privée qui porte le nom d'une résistante. Marie Durand est son nom. Cette femme fut emprisonnée de 1730 à 1768 en raison de son obsession religieuse. Marie Durand aurait voulu pratiquer sa foi chrétienne dans le cadre de la religion protestante, mais à la suite de la Révocation de l'Édit de Nantes ce n'était franchement pas une bonne idée. Les enfants des environs du village d'Aigues-Mortes connaissent généralement l'histoire de Marie-Durand. Ils ont visité la Tour de Constance, où étaient emprisonnées les femmes jugées hérétiques, et gardent le souvenir de la pierre sur laquelle Marie Durand aurait gravé « *register* » (résister en patois local), même s'ils ne sont pas chrétiens ni croyants. L'école qui porte le nom de cette résistante

accueille les enfants de la maternelle jusqu'au CM2. L'enseignement religieux consiste en une prière le matin et une lecture d'un passage de la Bible. Parmi les enseignantes de Marie-Durand, certaines sont des sœurs. L'ambiance est familiale et l'enseignement religieux est sobre, non contraignant, un peu à l'image de la religion protestante. De nombreuses familles non pratiquantes font le choix de cette école en raison de la qualité de l'enseignement et de l'ambiance familiale qui y règne. Personnellement, j'ai été baptisé dès ma naissance, et je suis fier de faire partie de la même famille que Marie Durand. Comme elle, j'ai gravé « résister » sur mon bureau, parce que je ressens un enfermement insupportable dès que je franchis les portes de n'importe quelle institution.

Un matin, après la lecture d'un passage de la Bible, Sœur Claire, notre maîtresse de CM1, nous demande pourquoi le chiffre sept est symbole de perfection. Yann, qui est passionné d'astronomie, répond que chaque cycle lunaire dure sept jours, Anne évoque ce qu'elle vient d'entendre, en l'occurrence que la création du monde aurait duré sept jours, et Karine admet que les sept nains de Blanche Neige ne sont pas tous parfaits ; ce qui fait rire toute la classe. Quand vient mon tour, je réponds que je ne pense pas que le chiffre sept soit synonyme de perfection, que ce serait même le chiffre le plus inquiétant de l'univers, surtout depuis ma lecture des *7 Boules de cristal*.

Mes parents furent convoqués, on leur reprocha mes lectures « perturbantes » et seul Monsieur André, le libraire chez qui j'allais tous les mercredis, et qui parfois me prêtait des bandes dessinées toutes neuves en me permettant de les lire et de les lui ramener sans une seule page cornée, me rassura en me disant que le jour où l'Éducation Nationale prendra au sérieux les Aventures de Tintin, alors il pourra mourir en paix.

— Tu comprends, petit... Moi, à ton âge, j'ai eu la chance de lire *Le trésor de Rackham le Rouge* sans imaginer que l'histoire que Hergé me racontait me servirait quand je serai adulte. J'ai passé vingt ans de ma vie dans un cabinet comptable, avant de relire par hasard, avec mon fils, l'aventure de Tintin, et de comprendre que le secret du bonheur, il ne faut pas croire qu'il est caché à l'autre bout du monde, mais qu'il faut aller le chercher à l'intérieur de soi. Alors tu sais ce que j'ai fait, grâce à Hergé ? J'ai démissionné, et j'ai acheté cette librairie... Et depuis, je gagne moins d'argent qu'avant, je mange moins souvent au restaurant qu'avant, mais qu'est-ce que je suis heureux...

— Vous me conseillez quoi, Monsieur André ? De lire tous les albums des Aventures de Tintin et de chercher dedans un métier ?

— Non... Bien sûr... Par contre, si tu peux me rendre un service, alors je te promets de t'offrir toutes les bandes dessinées que tu veux...

Monsieur André est allé chercher dans un bac l'album *Vol 714 pour Sydney*, et me l'a donné en me disant : « Si tu trouves où Hergé a caché le nombre 714 dans cette histoire, tu pourras considérer que tu as réussi ta vie... Tu répondras également à une question qui m'obsède depuis dix ans, car, maintenant que je sais que Hergé est le philosophe qui dessine le mieux au monde, je veux être certain de ne plus passer à côté de ses conseils... Et comme je te l'ai promis, tu pourras lire gratuitement toutes les bandes dessinées que tu veux sans jamais rien payer... »

Le soir même, après une énième engueulade, en raison de mon retour tardif à la maison, « avec une nouvelle bande dessinée, en plus ! Tu l'as volée où celle-là ? », je réussissais à retrouver le *Vol 714 pour Sydney* immédiatement confisqué et caché sur la dernière étagère de la penderie familiale ; et aux premières lueurs de l'aube, les yeux piquants de sommeil, je sus que, dorénavant, je n'aurais plus à voler dans les poches des vestes de costume de mon père de quoi me payer mes albums de bande dessinée. Je me revois, allongé sur la moquette de la chambre, mon frère dormant à l'étage inférieur de notre lit superposé, et guettant l'irruption toujours possible de l'un de nos parents. Après deux heures de lecture, aucune case de l'album *Vol 714 pour Sydney* n'avait de secret pour moi, mais aucune ne m'avait indiqué l'emplacement des chiffres qui composaient 714. Je n'en pouvais plus de lire et de relire cette histoire, que je trouvais beaucoup moins passionnante que celle racontée dans *Les 7 Boules de cristal*, et soudain, comme aurait pu dire Sœur Claire en lisant la Bible, la lumière fut... Pour vérifier ma trouvaille, je suis allé fouiller dans les affaires de mon frère, qui avait demandé pour son anniversaire une « super calculatrice » Casio, et j'en profitais pour lui emprunter son double décimètre, le mien étant inutilisable depuis qu'il avait servi à catapulter des boules puantes chez la voisine. Je disposais d'un élément capital, pour valider ma trouvaille, un document que m'avait confié Monsieur André en me disant : « On ne sait jamais... Cela pourrait te servir... » Il s'agissait des plans du Carreidas 160, l'avion du milliardaire de l'album, dessiné par un certain Roger Leloup. Je notais les caractéristiques qui m'importaient, comme la longueur de l'avion (24,50 mètres) et son poids (18 000 kilos). Ensuite, j'allais feuilleter un livre offert lors d'un Noël, un livre que je ne lisais jamais, et qui présentait une collection d'avions de ligne. C'est une vieille tante qui m'avait offert ce bouquin en m'affirmant : « Les petits garçons rêvent toujours de piloter des avions ! » Ce livre allait me permettre de savoir de combien de mètres de piste avait besoin un avion pour atterrir et s'immobiliser. J'appris donc, en cette année 1988, que pour estimer la distance d'arrêt la plus courte d'un avion, il fallait tenir compte de sa vitesse d'approche, des conditions météo, de la masse de l'avion et du point d'impact des roues sur la piste. Le Carreidas 160 avait profité de conditions météorologiques parfaites et le pilote avait été suffisamment habile pour exploiter de manière optimale la zone

d'atterrissage en posant les roues de l'avion dès les premiers mètres de piste. En combinant l'ouverture du parachute de freinage et surtout le filet placé en bout de piste pour stopper l'avion, on pouvait estimer une longueur de piste minimale comprise entre 800 et 1200 mètres.

La piste d'atterrissage installée sur l'île de Pulau-Pulau Bompâ par Rastapopoulos était composée de plaques ou de dalles amovibles. En me concentrant sur plusieurs dessins sur lesquels la piste était visible, il me fut facile de déduire le nombre de plaques posées dans le sens de la largeur : 7. J'ai ensuite divisé 714 par 7, et je suis arrivé au résultat suivant : 102. Grâce aux caractéristiques de l'avion, et au dessin qui représentait l'avion en bout de piste, j'ai pu déterminer que le jet privé de Carreidas mesurait l'équivalent de 3,5 plaques ; soit l'équation suivante : $(24,50 \text{ m.} / 3,50) = 7 \text{ mètres}$. J'en concluais que chaque plaque de la piste mesurait 7 mètres de long, ce qui aurait beaucoup surpris mes professeurs de mathématiques successifs qui allaient tous me considérer, et sans avoir besoin de se concerter, inapte aux calculs. En attendant, tous les chiffres que j'étais arrivé à compiler me permettaient de déduire que la longueur de la piste d'atterrissage était de 714 mètres... Le nombre total de plaques utilisées pour fabriquer la piste étant lui-aussi de 714, le tournis emporta mes dernières résistances et je m'endormis sur la moquette, la tête posée sur la piste d'atterrissage de l'île Pulau-Pulau Bompâ.

Le matin, mon frère m'a secoué en me disant : « Tu fais quoi avec ma calculatrice ? T'en as besoin pour lire tes bandes dessinées ? » et j'ai commencé à lui expliquer ma trouvaille, en lui montrant tous mes calculs, mais en oubliant que mon frère, même plus jeune que moi, était aussi pragmatique que notre père quand il s'agissait de parler de chiffres et d'argent. Il m'a demandé comment on pouvait faire atterrir un avion sur une piste visiblement trop courte et j'ai souri. J'aurais pu lui montrer le filet qui avait été installé en bout de piste, mais j'ai préféré lui servir un autre argument... J'ai ouvert l'album du « Vol 714 » à la bonne page, et je lui ai montré le dessin qui montrait la tête de Szut visible d'un hublot de l'avion de Carreidas. Le copain pilote de Tintin et Haddock disait à ses camarades de galère : « *Mais eux fous ! Piste beaucoup trop courte !* » ; et moi j'ai répondu à mon frère que mon calcul démontrait que Szut avait le compas dans l'œil... Je n'ai pas attendu le mercredi suivant pour aller voir mon libraire préféré et lui annoncer ma trouvaille. J'ai ouvert la porte de son commerce, j'ai attendu qu'il termine d'encaisser une mère de famille qui était venue compléter la collection de sa fille qui ne lisait « que » *Julie, Claire, Cécile et les autres*. Je me promenais dans les allées de la librairie, je faisais semblant de chercher une bande dessinée, alors que je ne pensais qu'à révéler le secret de l'album de Tintin. Je n'ai

pas été surpris d'entendre Monsieur André dire à la dame « Maître », parce que mon père, aussi, se faisait appeler « Maître » dans l'exercice de ses fonctions et quand il partait réclamer de l'argent à des gens qui ne pouvaient plus payer leur loyer. La femme a dit : « Je ne suis pas seulement venue acheter une bande dessinée pour ma fille, cher monsieur... La prochaine fois, je ne pourrais pas faire mieux que d'exiger une saisie sur vos comptes... Je n'aimerais pas en arriver à cette extrémité... Je vous apprécie... Vous me semblez être un honnête commerçant... Je dirais même plus, un commerçant honnête... » ; et Monsieur André m'a souri pour me faire croire que tout allait bien. Ensuite, la femme est sortie de la librairie et Monsieur André m'a demandé si j'étais malade. Il s'est inquiété de mon teint blafard et de mes cernes. Il m'a dit que je ressemblais à Nestor dans *Coke en Stock* et je lui ai répondu que j'y avais passé la nuit, sur son énigme, mais que je n'avais rien trouvé... Je ne voulais surtout pas qu'il m'offre gratuitement des albums de bande dessinée, alors que visiblement il avait surtout besoin de les vendre. Monsieur André a semblé ému, il est sorti de derrière son comptoir... Il a pris *Vol 714 pour Sydney*, que je tenais comme un trophée malgré tout, et il a feuilleté quelques pages de l'album. Il a vu les lignes que j'avais tracées sur la piste d'atterrissage, tous mes calculs griffonnés dans les marges, et il m'a dit que, dans l'état où je lui rendais l'album de Hergé, il le vendrait à un collectionneur en « échange d'une somme rondelette », mais seulement dans quelques années ; « Et à condition que tu deviennes célèbre... » Je comprenais bien qu'il se moquait de moi, mais le plus triste, c'est qu'il ne semblait plus du tout impatient de connaître la solution de l'énigme qu'il m'avait demandé de résoudre, alors je lui ai dit que j'étais un peu déçu... Il m'a répondu : « Je te comprends... Ça arrive, parfois, de ne pas trouver ce qu'on cherche, même dans ses livres préférés... » Je lui ai dit que ce qui m'avait le plus déçu, ce fut de découvrir que l'avion de *Vol 714 pour Sydney* n'avait pas été dessiné par Hergé... Que je n'aurais plus jamais envie de lire une histoire de Tintin en sachant ça... Et Monsieur André m'a répondu que le plus important, ce n'était ni de savoir qui avait dessiné le Carreidas 160, ni même de savoir où Hergé avait caché le nombre 714 :

— Non... Le plus important, c'est lorsque l'on comprend que le vrai sujet de cet album... La seule destination qui compte, finalement, c'est celle qui nous permet de continuer d'espérer.

Monsieur André est mort l'année de ma rentrée au collège. Un petit article dans le journal du coin a parlé « des suites d'une longue maladie » et mon père a dit : « Il avait des dettes, tout le monde le savait, c'est pas plus mal pour lui... » Je n'ai plus acheté de bandes dessinées durant plusieurs années, avant de partir en Suisse, devenu adulte et père de famille, à l'occasion d'un séjour dans la station de ski des Diablerets. J'avais prévu une première étape à Genève et dans le hall de l'hôtel, où

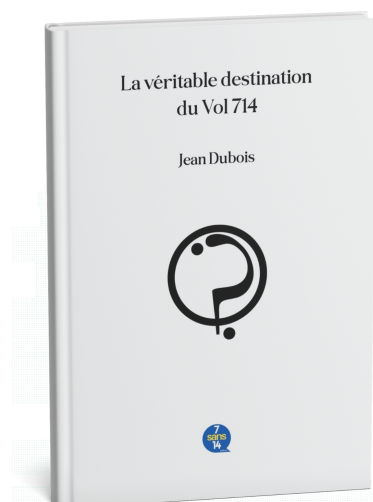
nous avions réservé notre chambre, je repérais un buste de Tintin dans une vitrine. Renseignement pris, la personne de l'accueil m'expliqua que l'album *L'Affaire Tournesol* devait beaucoup aux nombreux séjours de Hergé sur les bords du Lac Léman. Me revint alors le souvenir de cette scène, que j'avais lue enfant, au cours de laquelle, en prenant l'ascenseur de l'hôtel Cornavin, Tintin et Haddock croisaient sans le voir leur ami Tournesol. L'émotion me fit tressaillir comme si, depuis quelques années, Tintin et le capitaine Haddock étaient à ma poursuite, pendant que moi je les ignorais. Dans la foulée, j'entraînais ma fille Juliette dans une librairie voisine et le soir même nous lisions ensemble *Vol 714 pour Sydney*, avant que je ne rejoigne sa maman qui m'attendait au bar de l'hôtel. Une fois assis et la commande passée, j'entendis cette remarque qui se voulait un peu moqueuse : « Alors ? Tu retombes en enfance ? » J'ai pris le temps de savourer ma première gorgée de whisky, j'ai pensé à Monsieur André et sa destination finale, et j'ai répondu à ma femme :

— J'ai surtout pu me souvenir que si tu multiplies 102 par 7, tu obtiens...

— 714... Tu oublies que je suis prof de maths.

Quant à savoir ce qu'Hergé a vraiment dessiné dans les airs, si ce n'est pas une soucoupe volante... C'est à lire dans le chapitre suivant.

© 7SANS14 2026 - Tous droits réservés - Reproduction interdite



Offre découverte
10% de remise avec le code
EXTRAIT10

www.sept-sans-quatorze.fr